

Trois minuscules jours et le monde bascule

Quand l'absence maternelle devient, pour le très jeune enfant, une disparition

Joëlle Lanteri – Psychanalyste

Elle est assise face à moi dans mon cabinet lorsqu'elle me dit cette phrase :

– Il a suffi qu'elle s'absente pour accoucher de ma sœur et je l'ai oubliée.

Je relève presque immédiatement le mot.

Oubliée.

Elle avait environ dix-huit mois.

Sa mère était partie à la maternité. Trois jours, quatre peut-être. Rien, ou presque, à l'échelle d'une vie adulte. Quelques nuits d'absence avant de revenir à la maison avec un nouveau-né.

La patiente poursuit :

– Quand elle est revenue, j'ai refusé ses bras. Le visage qui m'était devenu familier, c'était celui de mon père.

Elle raconte la scène comme elle lui a probablement été racontée elle-même. Nous sommes là dans cette région particulière des souvenirs de la toute petite enfance : ce dont nous ne pouvons véritablement nous souvenir mais qui nous a été transmis, répété, parfois avec suffisamment d'insistance pour devenir une scène intérieure.

Je ne cherche donc pas à savoir si elle se souvient réellement de ce retour.

Ce qui m'intéresse est ailleurs.

C'est la manière dont elle le formule aujourd'hui :

« Je l'ai oubliée. »

Et je me demande ce que peut signifier oublier sa mère lorsque l'on a dix-huit mois.

Quatre jours pour la mère, une éternité pour l'enfant

Pour sa mère, quelques jours seulement s'étaient écoulés.

Elle était partie accoucher.

Elle revenait.

Entre le départ et le retour existait une continuité évidente.

Mais l'enfant de dix-huit mois n'habite pas encore le temps de cette manière.

Il ne possède pas notre représentation adulte de l'absence : quelqu'un s'en va, continue d'exister ailleurs, puis reviendra à une date prévisible.

Bien sûr, à cet âge, l'enfant a déjà acquis certaines capacités de représentation. Il peut attendre, chercher, reconnaître, anticiper. Mais ces constructions psychiques restent encore fragiles.

Une absence peut alors prendre une dimension sans rapport avec sa durée réelle.

Je lui dis :

– Peut-être que pour votre mère il s'agissait de quatre jours, mais que quatre jours n'existaient pas pour l'enfant que vous étiez.

Elle reste silencieuse.

Puis :

– Pour moi, c'était peut-être mille ans.

La phrase s'installe entre nous.

Mille ans pour elle. Quatre jours pour sa mère.

Tout le malentendu est peut-être déjà là.

Elle ne l'avait peut-être pas oubliée

Je reviens à ce mot.

– Je ne suis pas certaine que vous l'ayez oubliée.

Elle me regarde.

Car oublier suppose déjà une représentation relativement constituée de celui que l'on oublie.
Chez le tout-petit, il peut se produire quelque chose de différent.
Ce qui se défait momentanément n'est pas nécessairement l'image de la mère.
C'est la continuité de sa présence.
Le visage peut être reconnu tout en ne retrouvant plus immédiatement sa place familière dans le monde intérieur de l'enfant.
Pendant plusieurs jours, le père est là.
C'est lui qui prend dans ses bras.
Lui qui donne à manger.
Lui qui répond aux pleurs.
Lui dont le visage apparaît le matin.
La présence quotidienne s'est réorganisée autour de celui qui reste.
Alors, lorsque la mère revient, l'enfant ne manifeste pas forcément :
« Je ne sais plus qui tu es. »
Il pourrait plutôt dire, s'il disposait des mots :
« Je ne sais plus comment te retrouver. »
Cette distinction me paraît essentielle.
Le refus des bras
La patiente revient souvent à ce détail.
Sa mère tend les bras.
Elle refuse d'y aller.
Elle se tourne vers son père.
Je l'imagine, cette jeune mère revenant de la maternité avec son second enfant, probablement fatiguée, bouleversée elle-même par l'accouchement, désireuse de retrouver son aînée.
Elle ouvre les bras.
Et l'enfant les refuse.
Que comprend-elle alors ?
Nous ne le saurons jamais.
Mais nous pouvons entendre combien la scène peut comporter deux expériences totalement différentes.
Pour l'enfant, il peut s'agir d'un désarroi devant le retour de celle qui avait disparu.
Pour la mère, cela peut devenir un rejet.
L'enfant dit peut-être :
« Où étais-tu ? »
La mère entend peut-être :
« Je ne veux plus de toi. »
Et c'est ici que la clinique devient particulièrement intéressante.
Car une relation peut parfois se construire pendant des années autour d'un malentendu qui n'a jamais reçu de mots.
Une mère blessée par ce qu'elle ne pouvait comprendre
Ma patiente parle d'une relation avec sa mère qui, toute sa vie, restera compliquée.
Quelque chose entre elles semble n'avoir jamais complètement trouvé son apaisement.
Je ne lui dis évidemment pas :
« Tout commence à la maternité. »
La psychanalyse ne consiste pas à chercher une scène originelle qui expliquerait mécaniquement toute une existence.
Mais certaines scènes deviennent des organisateurs.
Elles condensent quelque chose.

Elles donnent une forme première à ce qui, ensuite, pourra se répéter.

Je lui demande :

– Votre mère vous racontait-elle cette histoire ?

– Oui. Elle disait que je l'avais rejetée.

Le mot cette fois n'est plus le sien.

Rejetée.

Sa mère avait donc donné un sens au geste de l'enfant.

Le refus des bras était devenu un rejet.

Or un enfant de dix-huit mois ne rejette pas sa mère comme un adulte rejette quelqu'un.

Il manifeste quelque chose avec les moyens dont il dispose.

Il détourne la tête.

Il pleure.

Il s'accroche à celui qui est resté.

Il refuse des bras.

Il ne produit pas encore un jugement sur la relation.

Pourtant, la mère peut recevoir ce geste depuis sa propre vulnérabilité, son histoire, sa culpabilité d'avoir laissé l'aînée pour donner naissance à un autre enfant.

Une blessure peut alors se produire des deux côtés.

L'enfant a vécu une disparition.

La mère a cru vivre un rejet.

Et chacune peut conserver sa version.

Elle est revenue avec une sœur

Mais quelque chose d'autre me frappe.

La mère ne revient pas seule.

Elle revient avec un bébé.

Je le souligne dans la séance.

– Elle revient avec votre sœur.

La patiente acquiesce.

Cette donnée est considérable.

Celle qui disparaît pendant plusieurs jours réapparaît avec un nouvel enfant dans les bras.

L'adulte peut comprendre la chronologie :

la grossesse, la maternité, l'accouchement, la naissance de la petite sœur.

L'enfant de dix-huit mois n'organise évidemment pas les événements ainsi.

Il reçoit une succession d'expériences.

Maman est là.

Puis elle n'est plus là.

Papa est là.

Puis maman revient.

Mais elle revient avec un bébé.

Comment cette séquence s'inscrit-elle dans une psyché aussi jeune ?

Il serait excessif de lui prêter une pensée constituée :

« Elle m'a quittée pour ma sœur. »

Mais une autre trace peut s'installer, plus primitive, plus sensorielle :

quand l'autre disparaît, il peut revenir occupé par quelqu'un d'autre.

La rivalité fraternelle ne commence pas seulement avec la jalousie envers le bébé.

Elle peut être nouée à l'expérience même de la disparition maternelle.

L'autre enfant apparaît dans le lieu laissé vide par l'absence.

L'enfant ne dispose pas encore de notre temps

Freud avait observé, avec le jeu du fort-da, comment l'enfant tente de transformer la disparition et le retour en une expérience représentable.

La bobine disparaît.

Elle revient.

L'enfant rejoue quelque chose de l'absence pour ne plus la subir entièrement.

Cette élaboration est fondamentale.

Peu à peu, celui qui s'absente peut continuer d'exister psychiquement.

La disparition devient absence.

Et cette différence est immense.

Winnicott, de son côté, nous permet de penser combien le sentiment de continuité du très jeune enfant repose sur un environnement suffisamment stable.

Il faut du temps pour que l'enfant puisse maintenir intérieurement la présence de celui qui n'est plus devant ses yeux.

Avant cela, l'absence risque parfois d'être vécue non comme :

« Elle est ailleurs. »

mais comme :

« Elle n'est plus. »

C'est peut-être ce que j'entends lorsque ma patiente me parle de ces « mille ans ».

Il ne s'agit pas d'une durée chronologique.

Il s'agit d'une durée psychique sans mesure.

Ce dont on ne se souvient pas peut pourtant laisser une trace

Elle me dit :

– Mais je ne peux pas me souvenir de ça. J'avais dix-huit mois.

Évidemment.

L'amnésie infantile nous prive largement du récit autobiographique de ces premières années.

Et je prends soin de ne pas transformer une histoire familiale en faux souvenir.

La scène lui a été racontée.

Elle l'a reconstruite.

Elle lui a donné du sens après coup.

Mais cela ne signifie pas que rien ne se soit inscrit à l'époque.

Nous ne nous souvenons pas de tout ce qui nous constitue.

Certaines expériences précoces ne se conservent pas sous forme d'images racontables.

Elles peuvent subsister autrement : dans la manière de tolérer la séparation, de vivre l'attente, de redouter le départ de l'autre, de s'accrocher ou au contraire de se détacher avant même d'être quitté.

La mémoire ne commence pas avec le récit.

Le psychisme garde des traces avant de pouvoir raconter une histoire.

Le malentendu

Au fil de la séance, ce n'est donc plus seulement la séparation qui m'intéresse.

C'est ce qui s'est peut-être passé au moment du retour.

La mère revient.

L'enfant refuse ses bras.

La mère nomme cela : un rejet.

L'enfant, lui, n'a aucun mot pour dire ce qu'il vient de traverser.

Alors chacun repart avec son expérience.

La mère :

« Ma fille m'a rejetée. »

L'enfant pourrait porter silencieusement quelque chose comme :

« Ma mère peut disparaître. »

Ces deux convictions ne sont pas contradictoires.

Elles peuvent même se nourrir l'une l'autre.

Une mère qui se sent rejetée peut devenir plus prudente, moins spontanée, plus distante ou plus exigeante dans sa demande d'amour.

Un enfant qui a fait très tôt l'expérience de la disparition peut devenir particulièrement attentif aux signes de retrait.

Chacun lit alors l'autre à travers une première blessure.

La mère croit retrouver le rejet.

L'enfant croit retrouver l'abandon.

Et la relation peut tourner longtemps autour de ce point aveugle.

Ce qui se rejoue dans le cabinet

Ce qui m'intéresse en séance n'est jamais seulement ce qui s'est produit autrefois.

C'est la façon dont cette histoire vient maintenant prendre place entre elle et moi.

Comment vit-elle mes absences ?

Les interruptions ?

Les vacances ?

La fin d'une séance ?

Que devient pour elle celui qui n'est momentanément plus là ?

Attend-elle facilement le retour ?

Ou faut-il maintenir l'autre psychiquement présent pour ne pas risquer de le perdre ?

La psychanalyse nous oblige à entendre la scène ancienne sans en faire une explication totale, mais aussi à repérer comment elle peut trouver de nouveaux lieux où se dire.

L'enfant qui ne pouvait pas parler de l'absence est désormais une femme qui peut la raconter.

Et peut-être est-ce précisément cela que permet la séance :

transformer une expérience ancienne sans langage en une expérience qui peut enfin être pensée.

Je lui dis :

– Peut-être que votre mère a cru que vous aviez cessé de l'aimer.

Elle me répond presque aussitôt :

– Alors que j'avais peut-être seulement eu peur qu'elle ne revienne jamais.

Nous restons un moment silencieuses.

Il me semble que quelque chose vient de se déplacer.

Trois minuscules jours

Trois jours.

Quatre peut-être.

Vu de l'extérieur, presque rien.

Mais nous savons combien la durée objective nous renseigne mal sur la durée psychique.

Trois minuscules jours peuvent parfois suffire pour que le monde d'un très jeune enfant se réorganise.

Non parce que tout serait définitivement détruit.

Non parce qu'une séparation de quelques jours constituerait nécessairement un traumatisme.

Mais parce qu'à cet âge, l'existence de l'autre est encore étroitement nouée à l'expérience de sa présence.

Je repense alors à la première phrase de ma patiente :

« Elle s'est absentée pour accoucher de ma sœur et je l'ai oubliée. »

Au terme de la séance, je l'entends autrement.

Elle ne l'avait peut-être pas oubliée.

Elle avait dû vivre sans elle.

Elle avait trouvé le visage de celui qui restait.

Et lorsque sa mère était revenue, il avait fallu accomplir cette opération psychique immense que les adultes trouvent tellement évidente :

retrouver celui qui a disparu.

Pour sa mère, quatre jours s'étaient écoulés.

Pour l'enfant, peut-être mille ans.

Et entre ces deux mesures du temps, un malentendu avait commencé.

Un malentendu entre une mère qui avait cru être rejetée et une enfant qui avait peut-être seulement éprouvé, pour la première fois, que ceux que nous aimons peuvent disparaître.

Il aura fallu bien des années pour que cette enfant devenue femme puisse enfin donner des mots à ce qui, à dix-huit mois, n'avait pu être qu'un geste :

refuser les bras de celle dont elle avait désespérément attendu le retour.